



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

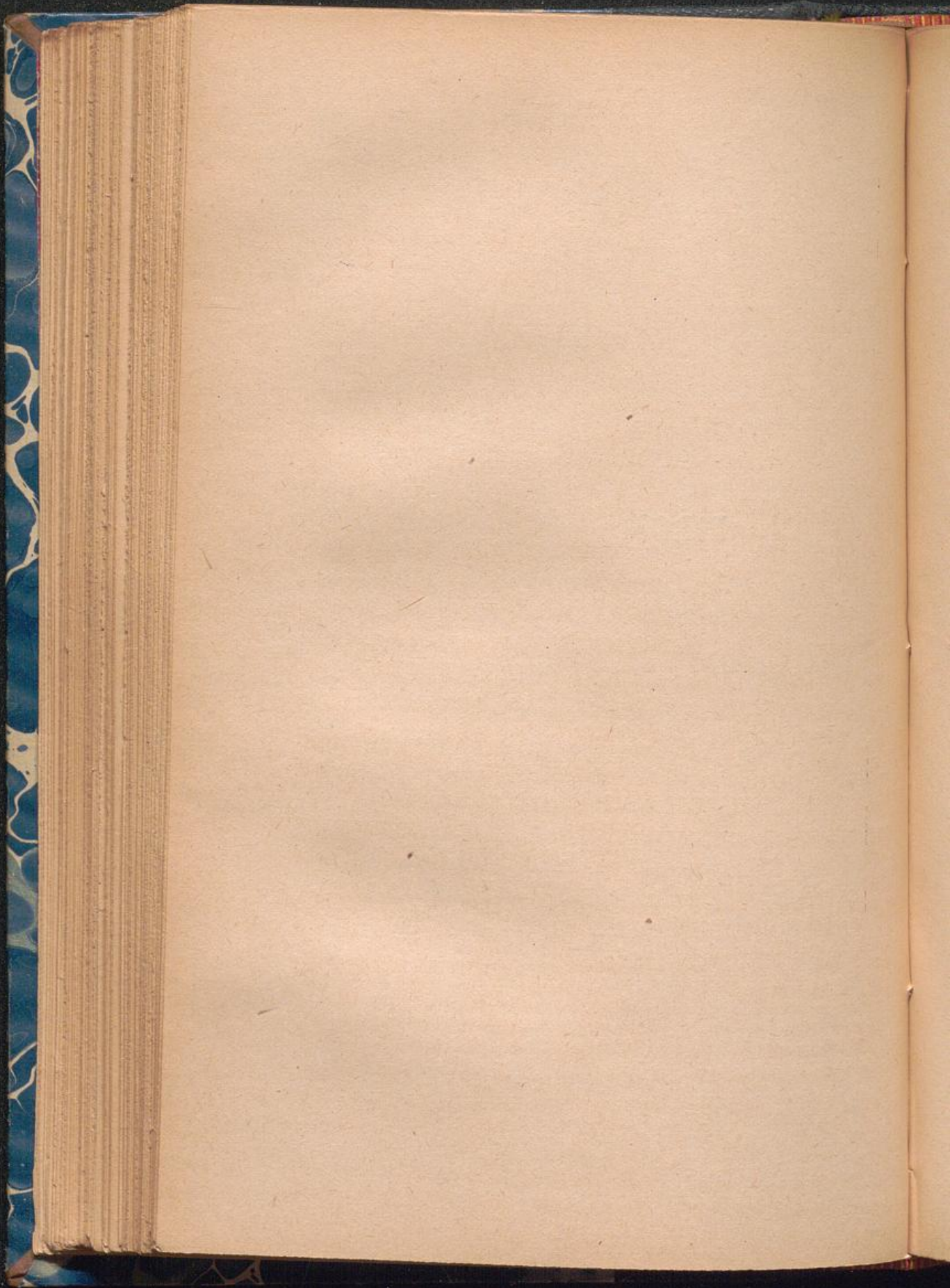
**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1878

Piron

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

PIRON



PIRON

Il y avait alors dans cette Bourgogne heureuse une cordiale bonne humeur, une forte et pleine santé de l'esprit, une gaieté du cru, chaude et généreuse, une gaillardise patoise, la fraternité, la jeunesse et le génie du bon vin. L'homme y mûrissait sans vieillir, gardant presque un siècle le rire de ses noëls. Les Condé encourageaient ce bonheur et ces chansons. Par toute la patrie bourguignonne, quelle bonne joie salée sortait de ces fêtes des vendanges d'où sortit la Comédie! A la ville, que d'académies du gai boire, sans brigue, sans étiquette, sans amour-propre, où chacun n'apportait que la bonne volonté de rire! Oh! les heureuses aventures des Muses fouettées de *piquette* à la table amicale! Que de liberté, que de franchise, que d'égalité dans toutes ces sociétés d'amusement et de passe-temps mutuels! Quel essor! que de flammes et d'étincelles, de ces paroles et de ces rimes, et de ces saillies, et de ces contes heurtés en l'air au-dessus des pots! Là se débridait la verve. Là, entre Horace et Rabelais, la Bourgogne accouchait les es-

prits. De ces portiques, qui n'enseignaient qu'à vivre, sortaient, prêts pour la gloire, tous ces fils de la glorieuse province, les Saumaise, les La Monnoye, les Crébillon, les Rameau, les Buffon. Que de gens d'esprit s'y trahissaient, et que de gens de métier y devenaient poètes tout à coup ! Qu'un homme, oublié aujourd'hui, y avait d'applaudissements ! Que cet apothicaire y remportait, avec son idiome provincial, de belles victoires contre le parler de la France ! et comme cet Aimé Piron, le rival de La Monnoye, était le boute-en-train de tant de plaisantes écoles avec ses *Ébaudissemans*, ses *Discors joyous* et ses *Harangues dé vaigneron de Dijon* !

Aimé Piron avait pris pour femme la fille de Dubois, le célèbre sculpteur. Il en avait eu trois fils : Aimé Piron, *une bête*, — à ce que disait le poète au commissaire Lafosse, — qui mourut aux Pères de l'Oratoire à Beaune en odeur de sainteté ; Jean Piron, qui fut apothicaire comme son père, avec une teinture de littérature, un souvenir des Noël's paternels et le goût de la poésie de son frère ; Alexis Piron, l'auteur de la *Métromanie*.

La jeunesse de Piron fut dure. La préface de la *Métromanie* en fait foi. « La maison, ce n'étoit que des châtimens de toute espèce, » s'écrie-t-il douloureusement. En effet, Aimé Piron, ce poète les coudes sur la table, gardait pour la conduite de ses enfans le bon sens pratique d'un apothicaire qui ne voit qu'un loisir dans les lettres et non une profession. Puis il étoit de son pays, tête vive, main

plus vive encore ; en sorte que plus d'une fois les malices, les espiègleries, les théories et les projets d'Alexis eurent à compter avec des arguments sans réplique. Toute la ressource d'Alexis était de désarmer le bras de son père avec un mot, une plaisanterie. Dans une de ces discussions de tous les jours, le père, passant de la discussion au fait, se mit à le poursuivre ; Piron de se jeter dans l'escalier, d'en sauter quatre marches et de se retourner : « Halte-là, mon père ! vous savez qu'après le quatrième degré on n'est plus rien (1) ! » Aux vivacités du père, la mère joignait, sans le fonds d'indulgence ordinaire aux mères, les sermons, les mercuriales, les gronderies incessantes ; et bien loin de son enfance, dans un âge où l'on a désappris la sévérité de la maison paternelle, Piron écrivait à son frère :

« J'envoie à ma mère les 54th de coutume et je lui y écris comme si elle étoit fort en état d'agir, de me lire et d'entendre, parce que les vieilles gens, si caducs soient-ils, sont comme les moribonds à qui reprend de tems en tems des lumignons et des éclairs pendant lesquels il faut être en bonne contenance devant eux pour qu'ils s'en aillent en paix. Si, comme on dit, il n'y avoit plus personne au logis, c'est à dire qu'il y eut absence totale d'esprit, ayez le soin d'y subvenir et de vouloir bien me tranquilliser là-dessus ; si peu important que soit l'envoy, l'ordre exige qu'on en sache la destinée et deux mots de votre main me mettront en règle. Rien n'est plus sincère que le remer-

(1) *Les Piron*, par Auguste de ... Batignolles, 1844.

cim^t que je vous en fais et que tout ce que je vous dis sur la peine, les soins et les désagrémens continuels que vous doit coûter, depuis tant de temps, une infirmité de corps et d'esprit telle que je conçois celle d'une femme du caractère de notre déplorable mère. Mon frère de l'Oratoire et moy, nous vous en devons une éternelle reconnaissance sous peine d'une noire ingratitude filiale et fraternelle. Nous devons espérer aussi de notre côté et j'espère fermem^t du mien que la justice que l'on vous rend là-dessus est parfaitement bien placée et que dans toutes les occasions vous serez notre protecteur et notre amy.

« Vous ne doutez pas que je n'aye ici mes peines et mes chagrins à dévorer comme vous. Nous avons eu l'éducation (je le répéterai toujours) comme il la falloit pour que nous ne pussions réparer de notre vie les disgraces que nous préparoit le mauvais ordre que nos père et mère mettoient à leurs affaires. Taitai par ses austérités ou trées, Oubleïo par ses mercuriales basses et trop humiliantes, ne nous inspiroient que l'abattement et la pusillanimité, ou le besoin que nous devions avoir un jour de nous-mêmes eût exigé tout au contraire qu'on nous eût encouragé l'esprit par la douceur et par la liberté. J'ay peut-être le plus souffert de nous trois d'un malheur si irrémédiable, tant à cause de l'extrême sensibilité dont je suis qu'à cause de ma mauvaise vue; deux infirmités qui jointes à de la vivacité font un pouf complet qui en veut toujours à la vie et que le péril et la terreur environnent. Le Czini s'est fait connoître plusieurs fois au besoin, et, si vous voyez les registres, cela vous feroit

trembler. Je n'ay pas péri. Mais quelle différence énorme il y auroit de l'état très-médiocre où je rampe à comparaison de celui où je me serois élevé avec un peu de cette audace et de cette téméraire assurance qui me reculent derrière mille mauvais sujets! Mais c'est une ressource qu'encore une fois les préjugés d'une longue enfance m'ont ôtée absolument et que toute l'expérience et tout le raisonnement du monde ne sauroient réparer. Voilà bien du haut stile et de la jérémiade dont vous n'aviez que faire; une autre fois je prendrai un autre ton et nous parlerons imaiges (1). »

Une similitude de caractère, une communauté de goût, des sympathies pareilles, même une certaine ressemblance physique, avaient tourné toute l'affection de la mère vers son fils l'apothicaire; de là sans doute une certaine jalousie de Piron; de là la lettre qu'il écrivait à l'abbé Dumay, aumônier des pages de la grande écurie et chanoine d'Arras, quand son frère Jean vint le remercier de lui avoir prêté un discours pour complimenter le prince de Condé aux États de Bourgogne de 1754 :

« Cela m'a valu sa visite, je ne l'avois pas vu depuis près de quarante ans. Son entrée chez moi fut un coup de théâtre. Il crut voir mon père, et moi ma mère. Il est dévot, sérieux, taciturne; jugez du contraste. Pour moi, je crois que l'altesse eût gagné à l'échange et que j'aurois un peu mieux représenté le joyeux Piron, qui plus de quarante à cinquante fois dans sa vie a fait l'âme du

(1) Lettre autographe du 27 mars 1747. (Ancienne collection d'autographes de Goncourt.)

repas du Tiers état. Une fois entre autres, étant assis à côté du maire de Beaune, le maire de Châtillon qui étoit à la gauche du maire de Beaune se trouvant dans un moment d'enthousiasme se leva et s'adressa au prince : Monseigneur, à la santé de votre altesse et de tous vos illustres ayeux. Dieu sait la risée! Le bruit cessé, mon pauvre (père) que Dieu absolve cria du même ton : Monseigneur, ce n'est qu'un regaigneu et ai derobai cela dans la poche de Beane. Celui-ci en fureur vouloit battre mon père qui se défendit. Le prince les sépara. Parlez-moi de ces scènes du bon tems (1). »

Piron est le fils de son père. Il est si peu le fils de sa mère, que si Hugues Maret vient à lui demander quelques renseignements sur son grand-père maternel, il lui écrit sans se donner la peine de se souvenir :

« Vous me pressez, monsieur, de vous donner quelques notices sur la vie du fameux sculpteur Dubois, mon grand-père maternel. Je vous l'ai déjà dit au sujet de Rameau que votre plume éternise autant que sa musique. Ces grands artistes sont tout entiers dans leurs œuvres : tout le reste est d'ordinaire trop commun pour intéresser le public ni la postérité. On se soucie bien de savoir si celui qui a le gros lot est ou n'est pas gentilhomme, il a le gros lot : voilà toute l'histoire. Mon grand-père excella, voilà toute sa science : Filii heroum noxæ. Il eut un fils très-sage et très-honnête homme, bien élevé, bon artiste, mais froid. Il le laissa riche ainsi que sa fille, ma mère.

(1) Lettre à l'abbé Dumay, du 28 août 1754. Copie de feu M. Parison. (Collection d'autographes de Goncourt.)

Dubois le fils épousa une fille que mon père avoit eue de son premier lit, par conséquent ma sœur, et mon père épousa celle de Dubois : deuxième bizarre alliance qui fit des enfans de celui-ci mes neveux et mes cousins germains. J'avois trois ou quatre ans quand mon grand-père mourut ; ma mère et mon oncle ne m'en ont jamais parlé. Voilà donc toutes les notices que peut vous donner votre obéissant et respectueux serviteur et très-sincère admirateur (1). »

Le désir des parents de Piron était qu'il fût abbé : mais Piron n'étoit pas plus fait pour l'Église que l'Église n'était faite pour lui. On le mit face à face avec Justinien, Barème, Hippocrate. L'art de la fortune pas plus que l'art de la santé n'était sa vocation. Justinien ne lui plaisait guère davantage. Mais il fallait opter. Le voilà donc se nourrissant de Pereze, de Daumat, du *Praticien françois* ; le voilà reçu avocat, quand un revers de fortune ruine presque ses parents et le laisse trop pauvre pour porter dignement la robe. Il se remet tout doucement à laisser le destin faire les affaires de son avenir. Un financier passe à Dijon. Piron se trouvait avoir hérité de la belle plume de Jarry ; c'était un précieux secrétaire. Le financier l'emmena à Paris. Mais par malheur le financier était métromane et Piron très-franc. De là un congé et le retour à Dijon. A Dijon, deux années de paresse dans lesquelles s'éveille son humeur épigrammatique, — et se dé-

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. VI.

chaîne, servie et encouragée par les petites rancunes provinciales, sa burlesque croisade contre les Beaunois (1).

En 1719, Piron part pour Paris. Il n'a pour fortune qu'une lettre de recommandation du marquis de Montmain pour le chevalier de Belle-Isle, son beau-frère. Piron arrivait à point. Le chevalier cherchait un homme pour copier toutes sortes de grimoires du comte de Boulainvilliers qu'il regardait « comme les oracles de la Sibylle ». Piron est accepté, installé. Dans un bouge de laquais, ils sont trois : Piron, un garde-française qui copie à vingt sous par jour, et *Princesse*, charmante chienne qui emporte à son collier les suppliques en vers du très-pauvre Piron; mais le chevalier se gardait bien de les lire. Il semblait que Piron fût condamné aux métromanes. Le premier secrétaire avait commis une tragédie; Piron fut franc comme avec son financier. Le secrétaire jeta la tragédie au feu, et, chose rare, devint l'ami de Piron, le prôna et le poussa vers le théâtre (2).

En ce moment, l'Opéra-Comique, la joie de la foire Saint-Germain, était près de mourir sous la jalousie liguée des comédiens français et italiens. Les comédiens italiens étaient venus le combattre sur le terrain même du préau, mais sans succès.

(1) *Œuvres complètes de Piron*, publiées par Rigoley de Juvigny. Paris, 1776. — *Éloge de Piron*, lu à la séance publique de l'Académie de Dijon du 23 déc. 1773, par M. Perret.

(2) *Œuvres complètes de Piron*.

Les comédiens français avaient été plus habiles. Ils avaient obtenu, en 1722, que Francisque, le directeur de l'Opéra-Comique, serait réduit aux voltigeurs et aux danseurs de corde. A force de supplications, Francisque avait pu se conserver un acteur parlant; mais Le Sage et Fuzelier se refusèrent aux monologues. Francisque, désespéré, court chez Piron, lui demande une pièce et laisse cent écus sur la cheminée. Une idée traverse la cervelle de Piron : il fera une critique de toutes les nouveautés lyriques et dramatiques de l'année; et *Arlequin-Deucalion* est applaudi des éclats de rire d'une chambre complète et des belles mains de la marquise de Mimeure, la protectrice de Piron (1).

Dès lors, ce fut un peu d'argent, et des connaissances, et des amis qu'amusait cet esprit impromptu, éblouissant de folie, ripostant à coups de massue, riant toujours, riant du monde, riant des autres, riant de lui-même et content de tout, pourvu que le rire courût tout autour de lui : « *Je voudrais voir tous ceux que j'aime et que j'estime ne faisant qu'un même cercle et moi dans le centre les faire rire à la ronde, dût-ce être à mes dépens. Le singe n'auroit point de regret à sa monnoie en si belle et pleine jouissance.* » Et Piron avait pour amis tous les amis de la joie et du vin. C'était Crébillon fils, c'était Collé et tous les autres, et les dîneurs de l'épicier Gallet, le premier chansonnier de France, et les soupeurs du *Caveau*

(1) *Œuvres complètes de Piron.*

de la rue de Bussy, l'aréopage de la dive bouteille, la critique en belle humeur, tout ce monde de joyeux et bien portants vivants qui, sur leurs jambes mal assises, portaient les turbulences et les enfances de la gaieté du siècle dernier, et réveillaient les chiens, les amoureux et les commissaires. Les griseries nocturnes n'empêchaient ni les promenades matinales au bois de Boulogne, ni les enfantements de la Muse sous bois, ni l'ambition des grands vers et de machines dramatiques plus grandes que n'en pouvait tenir le théâtre de Francisque. Les *Fils ingrats* avaient été joués à la Comédie-Française, et Piron roulait déjà dans sa tête l'intrigue de *Callisthène*. Il s'était sauvé de sa vie et avait été chercher les beaux sentiments sous l'ombre des pommiers.

« Je suis venu finir ma tragédie, — écrivait-il à l'abbé Legendre, — en Normandie, et mes héros y sont venus chercher leur catastrophe; aussi ne sens-je pas que l'air influe heureusement ici sur les Muses. C'est pourtant un climat de tristesse et d'ennui, et s'il ne falloit que de la bile et de mauvaises humeurs pour le co-thurne, on ne pourroit nulle part trouver mieux chaussure à son pied qu'ici. Je suis entouré de bouteilles de cidre, de brouillards et de sournois; j'y regrette à loisir l'escalier de la fille et le prieuré de S^t Ouen...

« A Rouen, ce 7 novembre 1728.

« Je suis dans une jolie compagnie, mon cher abbé; oh! que cela va bien! La fille qui va, qui vient, qui recule, qui avance, qui crie, qui se tait, tout cela le plus

mal à propos et le plus officieusement du monde. De tems en tems, c'est pour ou contre notre service, et puis tout d'un coup c'est contre ou pour le service de Roland qui vient d'accoucher. Combien de chiens? de quelle couleur? lesquels garderons-nous? Ne lui donnez rien, donnez-lui de l'huile, à la santé de Gogo. Allons, tope à Monsieur Toutou; ma tante, pendant ce tems-là, buvoit de l'eau, mangeoit de tout, disoit peu, blâmoit beaucoup, et moi de contredire sœur et tante, et tante et sœur de me chanter pouille et moi de m'en f..... et de boire à toutes les santés et à la vôtre, et à celle de votre copie riante et consentante aux plaisirs présens. Là-dessus qu'arrive-t il? Message de la part de madame Grandin : Mademoiselle, dit le la part, madame Grandin vous mande si vous voulez venir jouer chez elle, ou si vous voulez qu'elle vienne? Changement de décoration. Je prends la parole et je répons pour la fille. Dites à Madame Grandin que nous ne voulons pas que ma demoiselle sorte afin que l'alternative oblige madame Grandin à nous honorer de sa présence. Révérence accroupie et votre servante. Interim. On reprend la conversation qui roule sur les deux originales qui vont arriver. Cela dure trois mots. Et la grande matière roule sur le tapis, c'est à dire sur l'accouchement. Grande dissertation sur le régime de vivre, sur la fécondité, sur la nourriture de la mère et des enfans; à peu n'a tenu qu'on n'ait fait les horoscopes, et même les horoscopes de ceux qu'on avoit d'abord destinés à tomber dans les lieux communs; on y venoit quand les petits chiens ont miaulé, les oreilles se sont dressées, les cœurs se sont attendris, les tendresses

ont redoublé, les soins de se signaler, les femmes d'accourir, l'huile d'amande de couler. Admirez dans tout ce tracas-là le poète, le philosophe, l'homme demi-dieu! quelle situation! Que dire? quel auditoire? Est-il des enthousiasmes à l'épreuve des distractions d'une femme dont la chienne accouche? Seul et désespéré, j'avois recours au petit seau de faïence, enveloppe d'une bouteille bien rafraîchie, et je buvois quand la porte frappée et ouverte a vomi deux joueuses affamées de cartes, qui ont débridé leurs premiers complimens et ont saisi le premier mot susceptible d'allégorie pour en faire une insinuation à leur dessein. Charny, apportez la table. Oh! oui, mesdames, volontiers, j'ai gagné un écu hier, vous allez le ravoïr. La table, les cartes, des sièges, du ratafia. Le dernier mot m'a plu, j'ai été de la partie pour cet article-là. En l'attendant, j'ai pris ma lorgnette, j'ai regardé mes survenantes; bonnes femmes, ma foi! Madame Grandin a un bon gros visage sans façon, qui feroit pic, repic, capot tous les mufles de léoparades. Sa compagne avoit un chien dans son giron, et j'en étois à l'examiner, quand la bestiole a sauté preste à bas. Ç'a été un cri général. Roliche la tuera. J'ai vu quatre femmes à quatre pattes courir après la bestiole... (1) »

Les nuits n'étaient pas plus favorables que les journées à Callisthène : « ...que je couche avec la chaussure de Melpomène comme la Rancune avec la botte des gens, et l'on n'en dort pas mieux de tout cela; les sommeils in-

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

terrompus produisent des rêves de tous les diables. Or donc, je révois cette nuit (car je fais quelquefois mes rêves moi-même), qu'après bien des ahans, j'avois grimpé jusqu'à la pointe d'un très-haut rocher. Je m'accrochois des griffes et des dents à la cime qui s'avançoit en saillie, et je faisais les efforts qu'on peut s'imaginer sans en pouvoir venir à bout, quand près de m'élancer et de me guinder sur les pieds, vous m'avez appelé d'en bas, pour vous voir faire de petites culbutes sur la pelouse, me priant de vous en dire mon sentiment et même d'être diffus, parce que vous aimiez à entendre jaser. La peur, l'impatience et le cothurne m'ont éveillé et je me suis remis à ma tragédie jusqu'à ce que la sécheresse et l'accablement m'ont rendu dormi. — Dans un second rêve, je me suis trouvé dans une épaisse forêt, où un fantôme, à peu près fait comme on peindroit la famine ou la misère, m'engageoit très-poliment, la fourche au cul, à fendre du gros bois. Je m'étois mis après un gros arbre sur lequel je rassemblois les forces de Samson et de Milon le Crotoniate ; je le voulois mettre en deux avec les bras, mes joues et mes poumons enflés comme des vessies crevoient, l'arbre craquoit, quand vous m'êtes tranquillement venu tirer par la manche pour m'inviter à vous analyser un chardon que vous veniez de cueillir avec des mitaines. J'ai lâché prise pour vous écouter, l'arbre s'est refermé, mes deux bras y ont été pris, et des mouches à miel commencent à me flageoler le cul, quand on a frappé à ma porte un coup qui m'a réveillé : c'étoit votre lettre qu'on m'apportoit (1). »

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

Piron avait deviné juste : les astres normands ne portèrent point bonheur à *Callisthène*. La tragédie ne fut qu'un demi-succès. Elle eut beau être jouée à la cour; vainement la reine pleura de joie au tableau du roi, de tristesse à la catastrophe, la pauvre tragédie fut retirée après quelques représentations. Piron chercha à se consoler en exhalant sa bile contre les *lévriers de la critique*, les *importants de coulisses*, les *jolies virtuoses*, contre Quinault l'aîné qui jouait *Callisthène* comme un veau pleureur, contre la malignité de mademoiselle Lecouvreur, contre le public, contre tout le monde : « *Maugrebleu de l'amour de la gloire! — finissait-il; — maugrebleu de l'amour de la gloire! Ce caprice-là a mis en bloc huit ou dix années de ma vie dans l'espace de l'an passé. Je n'ai plus de faiblesses humaines, tant mon corps est devenu glorieux. Ni sommeil, ni appétit, ni envie de bien faire. O gens heureux! qui, au lieu de courir au temple de Mémoire, courez sans fin à celui de la mâchoire (1)!* »

Eh! donc, foin de la poésie! Et vive la gueule! et vive la cave de l'ami Legendre! Voici venir le temps de vivre, la saison du vin de Condrieux et du cochon de lait. Sans le frère de madame Doublet, « plus de bonne chère, plus de vin, plus de ris, plus de rien! » Et gai! « les frères les altérés, et les sœurs les désalées, » la main au pot : Piron est ressuscité. Le joli tableau qu'il envoie à mademoiselle Chéré, sur l'aile d'une chanson, de l'hospitalité de l'abbé, du « prio-

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

ral hermitage, » du charmant prieuré de Saint-Ouen :
petite chapelle d'abord et réfectoire grand :

.....
« Les lits les meilleurs du monde,
Plume entre deux matelas

.....
Table en nectar féconde,
Cave où le vin abonde,
Et la glacière à deux pas.

.....
L'horloge à la vérité,
Qui voudra nous le reproche,
Rarement est remonté,
Mais non pas le tournebroche (1). »

Et n'oubliez le jeu de quilles tout auprès de la
maisonnette dans l'ombre d'un bois; et surtout n'ou-
bliez Lise qui apporte sur les clayons la crème moins
blanche que son teint. Que de souvenirs auxquels
reviendra, en se promenant, l'esprit de Piron : « *Mon
imagination m'apporte en ce moment le bois de Saint-
Ouen sans qu'il en manque une feuille. J'en arpente
toutes les allées, ensuite je trouve les quilles dressées, j'y
joue et je rabats tous les coups. De là, je passe au noble
jeu de l'oie. Allons, j'ai le dé, je ramène cinq et quatre,
dix après. Les voilà : cinq parties de suite... On a servi.*

(1) C'est du même prieuré de Saint-Ouen que le verveux et panta-
gruelique épistolaire écrit : « *Nous mangeons des salades toutes vives,
des fraises à bauge, des levrants, des écrevisses, des jambons sans pain à
tranches épaisses, du pain de cuisson friand. Nous sommes en vins comme
vous en café; on coupe les foins; Pluche devient telle qu'on n'en peut chevir;
ma montre va comme le soleil; je porte mes bas de soie à reculons pour
leur rendre tout leur lustre. Mes cheveux frisent. La semelle de mes souliers
s'use. Je rajeunis. Je vous embrasse de tout mon cœur.* »

Ah! que nous allons boire de bon vin! Rasadé. A votre santé. P. Priou; brroust foïn (1)!... »

Digne buveur que cet abbé Legendre qui donne à Piron « la bafre et la torche hebdomadaires ». Il méritait son vin. Que Caylus le raille sur ses vers et caricature sa Muse en pauvre assise au bas du Pont-Neuf, — il boit, et repasse à Piron la coupe d'Alexandre. Comment les convives sortent de chez lui, ils ne savent trop, n'est-ce pas, Piron? « *Je crois pourtant, reverende prior, — écrit Piron, — qu'après avoir harpouillé le tiers et le quart, cassé un verre, renversé sa chaise et fait baiser son derrière au plancher ou à l'escalier, je crois, dis-je, après tout cela, qu'un honnête homme peut raisonnablement quitter une aussi sage compagnie que la vôtre sans être taxé d'ingratitude... Toute la morale enfin aboutit à me faire concevoir que je m'étois allé trop tard pour mon honneur, et vous me venez dire, vous, que je m'en suis allé trop tôt.*

« *Frère ROCH (2).* »

Bon vin de l'abbé Legendre! qui me dira si vous n'êtes pas responsable de la fameuse réponse de Piron, les jambes émues un vendredi saint: « Quand la Divinité succombe, l'humanité peut bien chanceler. »

Piron n'écrit-il pas quelque part: « *Pour moi, voici mon régime: un pain et deux bouteilles de vin pur de mon pays, le meilleur que puisse déterrer et payer un pauvre poète bourguignon... ce régime ne vaut-il pas*

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV

(2) *Ibid.*

bien la pipe du fier Crébillon et la seringue de votre grand apôtre et seigneur de Ferney? »

Les poètes, à ce qu'il paraît, font des vers en buvant. *Gustave Wasa* est monté de la cave de l'abbé et sorti scène à scène de ses flacons. Aussi le public applaudit-il *Gustave* des deux mains. Et si la reine de Suède ne fait pas accueil à l'envoi du poète, le poète guérit vite de la blessure : la carrossée des comédiens français l'emporte à Fontainebleau, entre *Gustave* et *Christiern*, les meilleurs amis du monde pendant toute la route.

Piron était né pour les joies libres et débraillées. Le salon et la bonne compagnie lui imposaient. Il n'y trouvait point les aises de son esprit, et ne leur pardonnait point sa gêne. La maison de madame Geoffrin, à laquelle il reprochait de « ne l'aimer pas », cette maison d'un ton peu exigeant, n'était pas mieux venue de lui que les autres ; et, la porte franchie, il écrivait : « *Je sors d'un hôtel de Rambouillet où la dame du logis, deux fois la semaine, donne à dîner à tous les illustres parasites de nos trois académies depuis d'Alembert jusqu'à Marmontel inclusivement* Nul n'a d'esprit là qu'elle et ses amis, du nombre desquels je n'ai pas, je crois, l'honneur d'être, parce que jamais je ne bois ni ne mange ailleurs que chez moi, et que je passe chez ces Aristippes-là pour un *Timon* ou pour un *Diogène*, en un mot je ne figure en ce beau pays-là que comme une espèce de barbare (1). » Concevez l'embarras du Dio-

(1) Catalogue de lettres autographes du 7 déc. 1854.

gène à la cour, à Fontainebleau. Il s'en venge par une charmante satire : « *Les jours se suivent et se ressemblent, tous les jours la chasse ; plus de chenils que de maisons, des aboiemens de chiens et des cors ; de la pluie, du vent et de la boue, voilà le pain quotidien. Voici le pain hebdomadaire. Le lundi concert, le mardi tragédie, le mercredi concert ; le jeudi comédie française, le vendredi salut, le samedi comédie italienne, le dimanche grand'messe. Tout maudits que je tiens les plaisirs périodiques, cette semaine est encore plus riante que celle de l'Anglois dont on parle dans la Gazette de Hollande. Sa femme tomba malade le lundi, mourut le mardi, fut enterrée le mercredi, il se remaria le jeudi, eut un enfant de sa seconde femme le vendredi et se pendit le samedi. Voilà de la variété et cela n'est pas revenu à l'anglaise aussi régulièrement que nous reviennent les plaisirs que je viens de dire. Je m'ennuierois beaucoup à la cour, sans une encoignure de fenêtre, dans la galerie, où je me poste quelques heures, la lorgnette à la main, et Dieu sait le plaisir que j'ai de voir les allans et les venans. Ah ! les masques ! Si vous voyiez comme les gens de votre robe ont l'air édifiant ! Comme les gens de cour l'ont important ! Comme les autres l'ont altéré de crainte et d'espoir, et surtout comme tous ces airs-là, pour la plupart, sont faux à des yeux clairvoyants ! C'est une merveille. Je n'y vois rien de vrai que la physionomie des Suisses, ce sont les seuls philosophes de la cour ; avec leur hallebarde sur l'épaule, leur grosse moustache, leur air tranquille, on diroit qu'ils regardent tous ces affamés de fortune comme des gens qui courent après ce qu'eux, pauvres*

Swisses qu'ils sont, ont attrapé depuis longtems. J'avois à cet égard l'air assez suisse, et je regardois encore hier fort à mon aise Voltaire roulant comme un petit pois vert à travers les flots de Jeanfesses qui m'amusoient quand il m'aperçut. Ah! bon jour! mon cher Piron! Que venez vous faire à la cour? J'y suis depuis trois semaines, on y joua depuis l'autre jour ma Marianne, on y jouera Zaire, à quand Gustave? Comment vous portez-vous? — Ah! monsieur le duc, un mot, je vous cherchois. — Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi resté planté là pour reverdir, si bien que ce matin l'ayant rencontré, je l'ai abordé, en lui disant : Fort bien, monsieur, et prêt à vous servir. Il ne savoit ce que je lui voulois dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avoit quitté la veille en me demandant comment je me portois et que je n'avois pas pu lui répondre plus tôt (1). »

Nous touchons là au péché mortel de cet excellent cœur, à la seule haine de Piron; mais à une haine vigoureuse, une haine à laquelle Piron léguera des épigrammes en mourant, pour qu'elle lui survive. L'auteur de *Gustave* et l'auteur de *Marianne* sont en pleine guerre. Comment le Bourguignon laisserait-il sans vengeance les perfidies de Voltaire chez la marquise de Mimeure? Comment Voltaire pardonnerait-il au Bourguignon de l'avoir tant de fois berné tout vif et face à face? Ils se haïssent donc; mais Voltaire hait de tout son cœur; Piron, de tout son esprit. Écrit-il? c'est un acharnement sans merci

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

et sans justice : « *Le rival du cygne de Mantoue, le cygne du lac de Genève vient de nous chanter un petit air de sa façon. C'est Voltaire qui dans une épître nous célèbre son entrée dans son château qu'il appelle la maison d'Aristippe, les jardins d'Épicure. La liberté, la paix, l'amitié sont, dit-il, trois divinités qui l'habitent avec lui, et c'est être bien hospitalier que d'héberger chez lui trois inconnues qui ne lui furent et ne lui seront jamais rien (1).* »

Une autre fois : « *On a inséré dans le Mercure de Mai une lettre de Voltaire à Thiriot qui mériterait une forte répréhension à l'auteur, à Thiriot, à l'éditeur, au censeur. Voltaire s'y fait dire par toute l'Europe que nous sommes des Damiens et se donne les airs de plaider notre cause d'une manière plus injurieuse que l'imputation. J'en suis dans une colère épouvantable et je ne doute pas que le public n'en soit indigné. Le sot et méchant homme que ce Voltaire ! Il n'a pas plus d'esprit que de décence dans les trois quarts de ce qu'il fait : excepté la paresse, on pourroit dire que les péchés mortels sont ses Muses. impie, superbe, envieux, furieux, tout est marqué à ce joli coin-là (2).* » Une autre fois encore : « *Un petit ver rongeur qui pourroit bien tracasser Voltaire, c'est le succès brillant de la tragédie d'Iphigénie en Tauride par M. Guimond de la Touche, jeune homme de 25 ans, qu'on ne se lasse pas ici d'admirer. Le serpent de l'Envie siffle, je crois, diablement à ses oreilles et dans son cœur ; il en attend la lecture, non pour la critiquer, mais*

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

(2) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

pour en prendre une moitié et en faire une tragédie sans pieds ni tête. Tel fut toujours son savoir-faire depuis Œdipe jusqu'à Rome sauvée. M. d'Argental fait ses collections et lui le reste. Corneille, Racine, Crébillon, Piron, même M. de Sully, sont les munitionnaires de ces 15 ou 20 volumes admirés de la génération présente. Dieu sait ce qu'en dira l'autre. Ses ouvrages seront une table des matières de ceux d'autrui. Hélas! je ris, moi qui suis sur le point d'être pellé, j'entends déjà mes lecteurs... Mais je ne serois pas pendu pour vol comme lui (1). »

Mais où Piron se montre l'égal de Voltaire en méchanceté d'esprit, c'est dans le portrait qu'il trace du grand homme lors de son second voyage à Bruxelles en 1740 :

« Il (Voltaire) a déjà changé de logis. Son hôte m'en parla fort mal et me dit qu'il avait plus besoin de demeurer chez un apothicaire que chez un marchand de vins. Il est vrai qu'il voyage avec les provisions de Medalon. Je fus le chercher chez son nouvel hôte et je le trouvai sur sa chaise percée. Il me fit bien vite rebrousser à la salle d'audience, où il me suivit tout breneux. J'eus avec ce foireux-là une heure ou deux d'entretien aigre-doux auquel je fournis assez joliment mon contingent. C'est un fou, un fat, un ladre, un imprudent et un fripon. Un libraire de Bruxelles l'a déjà traduit devant le magistrat pour cette dernière qualité, et depuis quatre jours qu'il est ici il a déjà pris six lavements et un procès (2). »

Otez cette haine de Piron, tout est bon, tout est

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

(2) Lettre publiée dans les *Œuvres inédites de Piron*.

loyal, tout est franc, tout est épanoui dans ce cœur au soleil, dans cet esprit de premier mouvement, dans cet honnête homme d'instinct. Ces excès d'âme et de caractère, cette rudesse et ce feu, tout ce pêle-mêle qui jaillit furieusement, c'est la fièvre et le trop-plein d'une conscience robuste. Et le voilà : un grand enfant qui s'amuse du tapage de son humeur, « qui braille au lieu de parler, qui éclate au lieu de rire, qui fulmine au lieu de se fâcher » ; un homme emporté et débordant hors de lui, se peignant en pied, s'avouant tout entier, défauts et vices, portant sans les retourner tous les cadeaux de nature, montrant tout, sauf son noble cœur, tout — et les trous de son manteau : « *Et cependant vous noterez, Seigneur Icare, que j'ai pardessus vous trois grands avantages de nature : folie, gueuserie et vanité, trois bases du noble métier des vers, sans lesquelles on passe tout doucement son chemin comme d'honnêtes gens sans rats, sans faute et sans poux, et je ne donnerois pas un fétu de qui s'embarque sur la mer d'Hippocrène, sans cette cargaison (1).* »

Oui, ce Piron, un enfant ! Y croiriez-vous, à ces joies étourdies du poète et de son temps, à de si grosses, de si belles et de si puériles folies ? C'est mardi-gras. Clairaut est au pôle nord. Pour se distraire de la pensée de ce fils si loin d'elle, la mère Clairaut a mis le père Clairaut dans un vaste panier. Elle a jeté sur ses épaules sa belle robe et couronné

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

de dentelles et de rubans une tête « hérissée des principes d'Archimède ». Et maintenant, pensez que Piron s'est fait le cavalier de cette dame qui a une barbe de trois jours ! Et où cela ? Aux Tuileries, en plein midi ! La marche triomphale parmi les polis-sons ; l'attablement du couple au café sur la terrasse ; Clairaut poussé par Piron dans les bras d'amis qui ne le reconnaissent pas, et Piron à tout moment le tirant de ses réflexions mathématiques en se penchant à son oreille : *Memento homo quia mulier es* ; vous voyez cela, — et la dernière scène où Clairaut, faisant un compas de son éventail dépenaillé, calcule, à travers les rires de Piron, la distance des Tuileries à Tornéa, où est son fils ! O farces ! ô jeux ! enfant, le poète ! enfant, le mathématicien ! Enfant, ce peuple qui s'amusait à voir ces deux grands enfants (1) !

La vie riait à Piron : ce n'était que bon temps, et bon temps encore ; ici comme là, des hôtelleries fleuries et pleines d'accueil ; et devant et derrière, et toujours, la terre promise de Panurge, la fête de Noé, un éternel baptême de crémaillères, une Coccagne ! Sortait-il du prieuré de Saint-Ouen, il tombait à Livry, droit dans ce pavillon de cent mille écus, la plus belle cuisine du royaume, dont le fronton disait : *Pro usu et abusu*. Qu'elle était toute remplie du poète, cette terre du marquis de Livry ! Je vous atteste, souvenirs envolés ! poteau du tertre

(1) *Œuvres de Piron*, 1776.

marqué des quatre P, là même où « Piron pensant pensa périr »; et vous, les grandes charmilles et la haute échelle sur laquelle il cherchait, juché, les rimes de son *Gustave*; et toi, bonne concierge Lamare, qui tant disputa avec Piron sur ce qu'il voulait être damné; arbres, vergers, jardins qui tournèrent le poète vers le pastoral et lui dictèrent cet *Amant mystérieux*, crayonné d'après un convive de Livry; et toi, salle à manger tant de fois égayée du rire de la Balicourt et de la Quinault, déesse de ce Parnasse en émail, exécuté par Raux pour M. de Livry, où les scènes de la *Métromanie* coudoyaient les scènes du *Misanthrope* (1).

Que de magnifiques, que d'excellentes auberges briguaient ce Piron! C'était encore la maison du marquis de Senas d'Orgeval, où Piron, gagné aux finesses du bien vivre, s'habitua à porter la plus fine pommade de Provence et à demander des anchois dans les salades. Et son hôte parti, le marquis se faisait son pourvoyeur de gibier: « J'ai reçu les deux lièvres que vous nommez quatre pièces de gibier (2), » lui écrivait Piron. Sa reconnaissance pour un autre envoi s'épanchait ainsi:

« Comment, Monsieur, c'est vous? Vous voyez un homme aussi surpris que vous le parûtes à mon aspect dans une occasion bien moins imprévue. Je le suis, il est vrai, bien plus agréablement que vous ne le parûtes; et cela (soyez-en bien persuadé) bien indépendamment du gueu-

(1) *Œuvres de Piron*, 1776.

(2) *Revue rétrospective*, t. IX.

leton; rien au monde, tout gourmand que je suis, ne me touchant comme le seul honneur de votre amitié tant nue, tant sèche puisse-t-elle être. Non que votre levreau et vos 2 perdreaux excellens ayent rien gâté à la fête. Ma reconnaissance, vous diroit Marivaux, est une commère qui f' flèche de tout bois; les sens, continueroit Voiture, ne sont pas incompatibles avec les sentimens; l'Estomach et le cœur sont assez voisins pour faire un pic-nic. Il y a même telle partie sensuelle sur nous encore moins voisine du cœur qui ne laisse pas de participer beaucoup à ses plus beaux mouvemens dans une passion infiniment plus vive que la simple amitié. Tout cela vous paye-t'il à votre gré de votre souvenir et de votre gibier? j'en doute fort; car je suis le bel esprit de mon temps le plus malheureux en dépense qu'on puisse voir, mes concurrens font plus avec un demi-sesterce que je ne ferois avec un grand talent. Voyez ce que la Princesse de Navarre et le Poème de Fontenoy ont valu à leur auteur; honneurs et pensions. Et que m'ont valu à moy Cortès et la Louisiade? L'indifférence du public et les fades plaisanteries de Desfontaines. En vérité, notre Grand-M^{re}, ce public quant aux ouvrages d'esprit ressemble assez au monsieur en faveur duquel votre zèle a institué l'ordre ridicule que vous nous avez conféré; il préfère la forme au fonds, l'appareil aux effets, l'artifice à l'art, le bruit à la besogne, la fumée au feu, , etc. Ainsi, avec tous mes entousiasmes, mes belles rimes et mes bonnes raisons, je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi qu'après que je n'y serai plus. On veut m'ignorer tant que j'y serai.

Bergerac, du tems des pointes, auroit dit ici : Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas, ou bien : je suis un homme mort si je vis toujours. Encore si ma mauvaise étoile s'étoit contentée de m'ôter les caresses du public; ma muse en honnête personne auroit laissé ses rivales triompher à la rüe Froidmanteau et se fût tenue trop heureuse de n'être entretenue qu'en un coin de la rue S^t Thomas du Louvre vis-à-vis l'hotel de Ramboüillet. Mais elle n'est en faveur là, non plus qu'ailleurs. J'ai belle affaire que vous m'appelliez le Dieu de votre Parnasse pour qu'immédiatement après avoir donné de votre encensoir par le nez à l'idole, vous pissiez contre son autel, en disant que vous avés vu deux de mes épigrammes dont une ne mérite pas que vous en parliez. Ces deux épigrammes sont sans doute celle de S^t Antoine et celle du tribunal de M. l'abbé D. F. Je ne sçais laquelle a eût le bonheur de vous plaire, mais pour venger la malheureuse je suis prêt de vous produire ses approbations exclusives à nombre égal. Jamais deux jolies coureuses n'ont mieux partagé les hommages de nos amoureux du bel air. Resteroit ma voix pour f^e panscher la balance. Mais l'admettroit-on? La plaisante voix que celle de l'auteur! Le joli homme pour s'y connoître! qu'il s'amuse à créer et qu'il laisse aux autres la faculté de sçavoir ce qu'il fi, voilà notre rôle. C'est à nous de nous taire; et à des Quinze-vingts (manchots même par-dessus le marché) de dire quand nous sommes accouchez si l'enfant est beau ou laid, s'il est mâle ou femelle. Rôle bien humiliant ou bien amusant pour nous selon notre plus ou moins de philosophie. Ou elle me

manque, c'est quand je vous vois vous et M. Daligre comme des traîtres assis en rang d'oignons avec ces beaux juges qui me condamnent du bonnet et sur la seule étiquette, car encor si je ne voyois contre moi que ces jolies petites brutes civilisées, que ces honnêtes moutons de ville et de cour à la grande et à la petite laine qui prononcent ce que les autres n'ont qu'à demi pensé et leur disent de prononcer, il n'y auroit qu'à rire; cela heurte, cela végète, et la philosophie n'auroit là nul honneur à me sermonner; railleries, éloges, tout cela n'est pour moi qu'un vrai bêlement. Mais je ne m'accoutume point à appeler comme cela vos deux voix, quoy que je les surprenne souvent à l'unisson. Voyons comme vous trouverez ces épigrammes que je vous envoie. Je les ay prises sans choix à travers une soixantaine que j'ai de faites, et que je tiens serrées par humanité; le pauvre Bouc étant grièvement malade. Ne les laissez donc pas passer en main tierce; et si vous voyez passer quelques perdrix, donnés-leur mon adresse, et engagez-les à venir prendre place à ma table avec un bon coup de fusil dans les fesses. Ce 12 novembre 1746 (1). »

Au reste, Piron payait le marquis. Il était comme son chargé d'affaires; et la charge était grosse. Un jour, le marquis lui mandait de lui trouver femme, un autre de solliciter une abbaye pour une de ses sœurs, un autre de surveiller un procès. Piron se remuait par reconnaissance; mais il n'est pas à croire qu'il fût un parfait mandataire, à en juger

(1) Lettre autographe. (Collection de M. Boutron.)

par le récit de sa visite à l'avocat du marquis :

« J'ai fait ce que vous m'avez dit ; j'ai été rue Poupée, où j'ai vu votre avocat, que vous ne connoissez pas plus que le fond de votre affaire. C'est un homme sec et maigre à paroître dévoré de la soif d'un écu ; grand babillard, assez beau diseur, ne parlant que de sa probité : l'attestant sur sa poitrine de squelette, qu'il frappe, à tous propos, du plat de ses deux mains, tantôt alternativement et tantôt à la fois. Il m'a conté au plus juste mille choses dont je me f... (1). »

Homme heureux ! Revenant de Saint-Ouen, de Livry ou de chez M. d'Orgeval, Piron retrouvait une fête, un bonheur, une compagnie : son chez lui. Chose curieuse ! ce génie entre deux vins, ce gros viveur, il aimait le luxe des âmes délicates, les belles estampes, les belles porcelaines. Il était un acheteur et un amateur, et un homme de goût, le solliciteur que Boucher choisissait pour obtenir la succession du logement au Louvre de Coypel. Dix écus sortaient par miracle de sa pauvre bourse pour acheter l'estampe du *Quos ego*. Madame de Luxembourg peuplait ses étagères de chiens, de chats et de perroquets de porcelaine de la Chine. Le petit logis était arrivé à n'avoir plus un pan de mur inhabité, un angle vide, une place libre ; le petit logis était comble,

Haut, bas, milieu, coins et recoins ;

et si bien que le comte de Vence avait grand'peine

(1) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

à y loger l'estampe de la Cléopâtre. Comment n'eût-on pas gâté la passion de l'excellent homme ? Il était si donnant, si fertile en gentilles attentions, si prompt aux prévenances, aux cadeaux spirituels parés de vers, si ingénieux à envoyer un joli rien, si heureux de surprendre et de remplir les menus désirs de ceux qui l'aimaient, galant et grand, à son pouvoir, dans les infiniment petits de la générosité ? Madame de Boullongne s'est plaint de l'insomnie. Elle ne peut plus s'endormir qu'un livre à la main. Vite à madame de Boullongne, avec une épître, une lanterne de nuit de chevet. Que seront les étrennes de madame de Tencin ? Un petit marteau d'acier propre à casser les amandes. Est-elle malade ; Astruc, son médecin, lui défend-il les assemblées ; il arrive une boîte à quadrille pour la désennuyer ; et même un jour, une chaise percée, la mieux sculptée du monde, sans aucun doute. L'année qui suivit l'envoi de sa vaisselle à la Monnaie, madame de Boullongne recevait des chandeliers de plumes peintes imitant des fleurs ; et madame de Boullongne, la jeune, un serre-papier fait d'un petit chien qui était une perle avec un collier et des pendants d'oreille de diamants. Madame de Pompadour embellissait-elle son cabinet de Bellevue ; il était apporté, de la part de Piron, un balai d'âtre, au manche incrusté d'or et de nacre.

En 1738, Piron avait donné la *Métromanie*. Mais cela ne le rendit guère longtemps plus riche. La *Métromanie* devenait, au bout de peu d'années, la pièce

« des dimanches de la canicule (1). » Le bonhomme se faisait plus sage. Il vieillissait et se refroidissait. Il était passé, le temps de l'entreprenante jeunesse; il n'était plus, le Piron allant à l'assaut des grilles de couvent, alors qu'il écrivait : « *Non, mon vénérable et galant prieur, je ne puis être encore de l'agréable partie que vous avez la bonté de m'offrir; ma tête qui n'a jamais été des mieux sans coups de hallebarde, ne vaut rien qui vaille encore. Ce ne sera pourtant rien à ce que j'espère, mon premier soin quand je la sentirai assez forte pour porter de la fumée, sera de vous chercher partout pour boire avec vous le premier. J'ai très-mal fait, comme vous le dites fort bien, d'aller sans casque à l'assaut des grilles de l'abbaye. J'ai cru la calotte de Momus aussi impénétrable que le bouclier d'Achille et je m'y suis trompé (2).* » Piron songe maintenant au lendemain, à ses yeux malades, aux menaces de la vieillesse, à la tristesse de la solitude. Il y a vingt ans qu'il connaît, dans la société de la marquise de Mimeure, une demoiselle de beaucoup d'esprit et de gaieté, nourrie de lectures et fort avancée dans le style de nos vieux romanciers, riche de deux mille livres de rente viagère, sage et revenue du monde et, de plus, « laide à faire peur (3) ». Piron épouse la demoiselle, et Piron annonce le bizarre mariage dans cette originale lettre :

« *Lettre par laquelle Piron annonce son mariage à sa*

(1) Catalogue de lettres autographes du 10 déc. 1755.

(2) *Mélanges des bibliophiles*, t. IV.

(3) *Journal historique de Collé*, 1805, vol. I.

mère..., un mois après la célébration..., le grand enfant avoit oublié de l'en informer plus tôt.

« Vous me commandez, ma chère mère, de vous rendre compte de mon mariage, et de vous apprendre le nom, la famille et les facultés de ma femme, etc. Elle s'appelle Quenaudon, elle est pour le moins d'aussi bonne et honnête famille que moi, et elle est, Dieu merci, trop sensée pour m'avoir pris, si elle n'eût pas été riche, plus riche que moi. Car je n'ai vaillant au monde qu'elle seule... Voilà pour son nom, sa famille et ses biens; voici quant à sa personne et à son caractère. Elle a 53 ans, elle a beaucoup d'esprit et est aussi sérieuse que vous. Ce n'est pas s'être mis avec une étourdie. Il y a de plus 22 ans que je la connais et qu'elle me fait la grâce de m'admettre dans sa compagnie. Ainsi je l'ai pour ainsi dire plus pratiquée que vous-même, et, vu la maturité où j'étois pendant ces 22 années, je puis ajouter, sans blesser la vérité, que je la connois beaucoup mieux que vous, et que j'ai infiniment plus profité de ses avis et de ses bons exemples que des vôtres; non que vous ne m'en donnassiez peut-être d'aussi bons, mais comme je viens de vous dire, parce qu'on est plus sage de 30 à 52 ans que du berceau jusqu'à 30 ans. C'est à cette liaison constante que je dois tout le peu que depuis ce temps-là j'ai fait de bon, de beau et de raisonnable. Sans l'heureuse rencontre de cette personne en arrivant ici, je serois resté dans le malheur que j'apportoisi de ma patrie. Je ne m'enrichissois pas, car avec rien on ne gagne rien; mais du moins je me faisois connoître, et par d'assez bons endroits pour m'être attiré du renom dans le monde, et ce

qui m'est bien plus cher, quelque estime chez les honnêtes gens. A 52 ans, cette demoiselle me voyant pauvre et entre autres infirmités, tout prêt d'être aveugle, elle a eu pitié de moi, et a eu la générosité, malgré les répugnances d'un engagement, de joindre sa destinée à la mienne. Elle m'a pris par pitié. Ainsi de sa part, comme vous voyez, c'est une œuvre de miséricorde; de mon côté, c'est une œuvre de jugement. L'œuvre dont le Décalogue me permet le désir a donc bien peu de part à ces œuvres-là, et, de tout cela, il résulte quelque chose de si peu gai, que je ne me croyois pas devoir presser de vous en faire le détail. Je pensois m'être mis suffisamment en règle de vous avoir demandé une permission dont mes cheveux blancs me dispensoient... (1). »

Aux deux mille livres de la demoiselle, le marquis de Livry ajouta une petite rente viagère sur la tête de Piron; et le ménage se mit à vivre. Les ressources étaient petites, l'économie moindre. C'était un grand labeur que de joindre les deux bouts de l'année. Un ami des deux mariés propose un logement dans son hôtel; et comme le dernier clou était posé, une belle-mère s'avise de trouver inconvenant que son gendre loge un poète; et voilà le couple forcé de déménager. Écoutez le malheureux Piron :

« 21 mai 1749.

« Je n'en étois pas à mon dernier désastre, quand je

(1) Lettre possédée par M. Saint-Père et publiée dans le *Journal de la Côte-d'Or* et dans les *Œuvres inédites de Piron*, par M. Bonhomme.

vous écrivois il y a dimanche 8 jours onze du courant. La 2^{de} journée de notre aménagement icy, ma pauvre femme excédée de fatigues et de chagrin tomba sans parole et sans connoissance, et est restée cinq jours en cet état. Elle n'en relève qu'avec une paralysie sur le côté gauche et qui pis est sur la langue. Jugez de mon affliction et de l'étrange embarras où j'ai été et où je suis menacé d'être le reste de mes jours, cela n'est pas exprimable, et tout cela pour nous être laissé gagner aux importunités d'un amy devenu tout à coup très riche qui nous a tirés presque violemment de notre ancienne habitation pour nous loger dans son nouveau palais et qui du jour précis où le dernier clou fut mis, se trouva forcé encor plus violemment luy-même de nous faire le plus mauvais compliment du monde (1). »

Et cinq mois après :

« 25 octobre 1749.

« Il n'y a point de repos dans la vie. Ma pauvre femme est retombée dans son accident. Elle en relève enfin une seconde fois. Mais parfaitement muette, imbécile et paralytique. Jugés de ma douleur, de mes peines et de mon embarras : il ne falloit qu'une de ces 3 choses-là pour faire le malheur de sa vie et de la mienne ; ce que j'ay souffert et dépensé pour elle depuis 5 ou 6 mois n'est pas concevable, et me voilà encore bien moins avancé que jamais. Dieu veuille me donner des forces, du courage et quelques ressources ! ce qu'il y a de pire à

(1) Cabinet historique, mai 1855.

tout cela, c'est que je ne puis sortir sans la laisser en danger, et que ne pas sortir pour moy c'est pour un ouvrier fermer boutique et ne plus rien faire. Voilà, mon cher frère, de mes tristes nouvelles, celle de ma mort en seroit une meilleure. Je suis enfin une fois en ma vie vraiment désolé et sans espoir ; à moins qu'il n'arrive des bonheurs que je ne devine point ou des malheurs que j'aurois horreur de deviner, c'est-à-dire des secours ou sa mort. Je luy suis si fort attaché et luy ay de si grandes obligations que je désirerois mille fois plutôt la mienne, et la mienne encore me f^t frémir, si elle arrivoit la première, quand je songe à l'état où je la laisserois ; je fais donc mon plan de tout faire pour nous conserver elle et moy, et de ne pas perdre la tête un moment (1). »

Piron est ruiné, accablé, chargé d'une femme infirme, en proie au besoin, quand la Providence se mêle de ses affaires. Un billet anonyme donne rendez-vous à Piron chez M^e Doyen, notaire. Il s'y rend non sans quelque petite émotion assez naturelle « à l'approche du dénoûment de ces sortes d'assignations mystérieuses ». M^e Doyen reçoit très-poliment Piron, le fait asseoir et lui donne lecture d'un contrat de rentes de six cents livres, sa vie durant, pour une somme de six mille livres que Piron a, dit-on, comptée en louis d'or. Imaginez la surprise, la joie, le désir de s'acquitter en gratitude du pauvre homme, sauvé si à point de tant d'angoisses : mais le secret fut bien gardé, et Piron mourut sans connaître son

(1) *Cabinet historique*, mai 1855.

bienfaiteur, le marquis de Lassay (1). Noble aumône d'un beau cœur! Elle adoucit les derniers moments de la pauvre Quenaudon, morte en 1751 et consolée jusqu'au bout par les soins et le dévouement du poète qui ne sortait plus pour ne pas quitter le chevet de sa femme.

La cause de l'exclusion de l'Académie de Piron est connue. Montesquieu eut le courage de le défendre et l'esprit d'intéresser madame de Pompadour à son sort. Cela, comme il dit quelque part, « ajouta quelques ortolans à son morceau de pain » tant que le *Mercur* fut bien portant. « *En vérité, — ajoutait-il en faisant un retour sur sa pension et sur lui-même, — c'est vivre aux dépens d'un bien mauvais livre; je ne sais au fond de ma fertilité philosophique, si je ne renoncerais pas, toute réflexion faite, au bienfait en haine de l'hypothèque* (2). » Toute réflexion faite, Piron garda la pension et se consola. Il se consola en riant des continuel échecs académiques de ce bon abbé Trublet, en criblant l'Académie d'épigrammes immortelles, en bafouant l'éminence du haut jusques en bas, et d'un style furieux : « *Honneur et gloire aux bonnes gens! — c'est une de ses lettres à l'abbé Dumay, — et la cague sangue et la maubée troussent tous les cagots, mistragots, pates pelues, papelards, chatemites et généralement toutes les mauvaises gens qui déplaisoient si fort à notre Maître François. Voilà mon sentiment à jamais, Monsieur, puis qu'il vous plaît*

(1) *Œuvres de Piron*. Paris, 1776.

(2) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de fen M. Parison.)

de le savoir, sentiment de Rabelais, sentiment d'un fils d'apothicaire aussi bien que moi, et qui se connoissoit mieux que docteur du monde en décrétales, car il en eût volontiers fourni dans toutes les chaises percées que faisoit remplir son père. Puisse sa mémoire être celle du mien. Puissiez-vous dire un jour en me lisant, vous, Monsieur, et les honnêtes gens vos semblables : Béni soit celui qui l'a engendré ! C'est ce que j'espère bien peu, et je ne vis pourtant que de cette espérance. Jugez si je suis près de ma fin. Survivez-moi cent ans pour me défendre, comme vous me l'avez promis, contre tous les Frérons qui voudroient barbouiller ma tombe et arracher la barbe au lion mort (1). »

Une meilleure, une plus noble et plus solide consolation du poète était le travail. Le matin, « *quand il était triste et à jeun, il chaussait le cothurne; l'après-dîner, quand il n'était plus ni l'un ni l'autre, il passait le manteau de Sganarelle (2).* » Dégoûté des honneurs du temps présent, retiré loin du temps présent, retiré loin du bruit du moment, son ambition se recueillait pour l'immortalité. Il revoyait ses œuvres; il les préparait pour le grand public des morts; et longuement, et laborieusement, tout entier à sa tâche et à son orgueil, il poussait cette suprême révision avec cette patience et ces défaillances, cette religion pleine de peurs et d'espairs, la joie et le tourment de tout esprit qui attend la postérité et s'y prépare :

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

(2) Catalogue d'autographes de A. Martin, 1842.

« *Votre jugement est bien la dupe de ce bon cœur, quand vous blâmez la peine que je prends à mon édition. J'ai corrigé mille fautes et j'en ai laissé mille fois plus. Quand on a l'ambition de vouloir travailler pour la postérité, on travaille pour une terrible pratique; elle ne se soucie pas de modes, elle veut que ce qui lui plaît soit de tous les tems. Le patron de cette besogne doit avoir été taillé des mains de la nature et n'a pas de ces patrons-là qui veut. Tout l'art du monde n'y peut guère, et je ne vois que le nonum prematur in annum qui puisse y suppléer. Encore voyez la Pucelle de Chapelain et d'autres ouvrages qui ont triplé la dose et que je n'ose nommer. Pour être tout frais ils n'y ont guère gagné. Laissez-moi donc faire le difficile et l'être; je ne serai qu'à ma place et ne ferai que mon petit devoir. Du moins puisque ma fortune littéraire a reçu des bornes de mon vivant par les bontés de l'Académie, par la piété de M. de Mirepoix et par la justice du Roi, étendons les bornes au-delà de mon tems et cherchons à mériter quand je ne serai plus la place que de mon vivant je n'aurai eu qu'en détrempe. Car on peut dire de moi que je ne suis qu'un académicien en effigie, j'ai été élu et exclu par contumace. Laissons du moins de notre personne à la postérité et pour gagner là mon procès, mon sac n'en sera pas quitte comme celui des autres pour une étiquette, y fallût-il employer jusqu'à la dernière pièce, jusqu'à celle que l'évêque a eu la charité d'inventorier, il n'y aura rien de trop (1). »*

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

Ce grand soin, ce labeur appliqué, tant de conscience et de peine n'empêchait pas de mettre quelquefois encore « les jolis couteaux sur la table ». L'aveugle retrouvait le soleil et les anciens jours au fond d'une bonne bouteille de vieux vin de *Chenove*.

Il s'amusait de lui, et, moquant ses misères, il disait à ses amis, en un bon moment de gaieté et de philosophie plaisante : « *Dame Nature m'a crevé déjà les yeux, arraché les dents, creusé la poitrine, affaibli l'estomac et fait encore pis à mesure qu'elle a descendu; je n'ay plus de ma première constitution que les jambes et la tête : trois espèces de folles qui, se moquant du reste, veulent toujours être en l'air* (1). »

Mais aussi quelqu'un l'encourageait à vivre. Une jolie main lui versait à boire. La petite cousine Soisson était là qui le soignait, le gardait et l'aimait (2). O le trésor ! ô la lumière près d'une vieillesse comme la sienne ! un frais babil, un jeune visage, le rire franc d'une alerte paysanne arrivée un beau matin à Paris avec son jupon de calemande rayée, son corset de droguet, ses sabots et ce petit air de province, un charme, un parfum, une fleur d'innocence qu'elle ne quitta point en quittant ses sabots. Que dire ? Au logis, elle prêtait ses bons yeux au vieillard ; à la promenade, elle lui prêtait son bras ami et sûr, et, partout et toujours, sa gaieté bourguignonne. Lors même qu'eile fut devenue secrètement madame Capron, elle resta la joie, la garde, la caresse et le bâ-

(1) Catalogue de lettres autographes du 16 janvier 1856.

(2) *Les Piron*, par Auguste de ... Batignolles, 1844.

ton de vieillesse de Piron; en sorte que le vieillard prenait les années, les infirmités, le temps et le mal sur le ton gai de ces pères qui ont une belle et tendre fille pour les aider à mourir.

Il s'en allait cependant à petit bruit, à petit pas, imitant de son mieux l'entêtement de Fontenelle à ne point partir tout à fait, quand le monde apprit une singulière nouvelle. L'auteur de l'ode trop célèbre, le rude jouteur qui avait fait taire le curé Languet, cet homme de licence, Piron était touché de la grâce; et l'exemple et le scandale étaient donnés d'un poète revenant à l'Église de plus loin encore que La Fontaine. Diderot, dans son *Salon de 1765*, ne battait pas le pénitent avec des roses. « Ce « vieux fou se frappe la poitrine et se fesse devant « Dieu de tous les mots qu'il a dits, de toutes les « drôles de sottises qu'il a faites. » Bachaumont s'étonnait. Beaucoup criaient à l'hypocrisie. Piron répondait dans cette lettre écrite à M. Tannevot, à propos des Psaumes de la pénitence qu'il travaillait à traduire : « *Ma sincère et chrétienne palinodie, Monsieur, après la satisfaction de ma conscience ne pouvoit m'en causer une plus sensible que de m'avoir rappelé dans votre souvenir. Nos demi-beaux esprits, nos quarts de philosophes peuvent me ridiculiser tout à leur aise. Un suffrage aussi désirable que le vôtre à tous égards et surtout pour l'ouvrage en question achève de m'en consoler pleinement (1).* »

(1) *Œuvres de Piron, 1776.*

Et pourquoi ces doutes et ces étonnements devant la conversion de Piron? Piron n'appartenait pas au parti des philosophes : il était de la famille des viveurs. S'il avait oublié toute sa vie l'affaire de son âme, il n'y avait jamais renoncé; et bien avant son retour éclatant, il parlait de toutes ces choses qui l'attendaient avec un bon sens respectueux, et de sages avertissements si bien oubliés de nos jours : « *Après tout il est dangereux d'abandonner l'affaire de son âme aux jeux de l'esprit. A quoi tient-il que la mauvaise cause n'ait des écrivains pour elle qui en ayent plus que la bonne cause qui en a pourtant beaucoup; et pour lors que devient le fond de la religion, qu'en pensent les gens de bonne foi, et qui pis est, les rieurs qui sont le plus grand nombre? Ne devient-elle pas une salle d'armes? L'Évangile n'est plus qu'un plastron et le chassecoquin peut-être à la main d'un bretailleur. L'Évangile, alors, tout saint qu'il est, ne devient-il pas une pierre de scandale (1)?...* »

De tout ceci, il arriva que Piron mourut, quoi qu'en dise Hardy en son journal (2), réconcilié avec Dieu, mais brouillé avec son confesseur, le curé Marduel (3).

(1) Lettre à l'abbé Dumay. (Copie de feu M. Parison.)

(2) *Journal* manuscrit de Hardy. Supplément français, 2886. Bibliothèque nationale.

(3) *Mémoires de Bachaumont*, voi. VI.